

KRYSTYNA STAWECKA  
(LUBLIN)

## LA POÉSIE RELIGIEUSE LATINE DU XVII<sup>e</sup> SIÈCLE EN POLOGNE

Le but de cet article n'est que de donner un coup d'œil sur la poésie religieuse latine du XVII<sup>e</sup> siècle en Pologne et de signaler quelques problèmes qui peuvent être approfondis dans les études plus détaillées.

L'objet des recherches est limité par les textes publiés. Je sais bien que dans l'abondance de textes qui restent encore dans les manuscrits pourraient se cacher quelques choses intéressantes, mais pour le moment je devais les laisser à part. Le caractère spécial de cette poésie latine c. à d. la liaison très forte avec la vie scolaire, qui n'excluait pas l'intérêt pour les grands problèmes du monde chrétien permet de deviner que les idées générales ainsi que les conceptions poétiques dans cette production littéraire encore inconnue étaient les mêmes, ou au moins semblables — mais jusqu'à présent ce reste encore pour vérifier.

La littérature religieuse en général peut être définie comme celle dans laquelle sont présents les problèmes de la religion: existence de Dieu, vie spirituelle, morale religieuse, organisation de la vie terrestre selon les droits de Dieu. En acceptant cette large conception de la littérature religieuse, en nous bordant à la poésie, nous pouvons y compter les vers adressés à Dieu, à la Vierge, aux Saints et la poésie de réflexion, didactique, polémique etc.

Depuis longtemps on a observé que dans la première moitié du XVII<sup>e</sup> siècle la quantité de motifs religieux dans la littérature européenne connut un accroissement énorme. En Pologne ce fait durait presque tout le siècle. A côté des causes plus connues, qui se trouvaient à l'origine de cet événement en Europe, comme la contre-réforme, le rôle des jésuites et des autres ordres religieux réformés etc. en Pologne une très forte tradition religieuse a trouvé un nouvel appui dans les difficultés politiques. Le XVII<sup>e</sup> siècle c'était chez nous une époque des guerres extérieures, les guerres avec les Turcs (l'ennemi de la chrétienté), avec la Suède protestante (l'ennemi du catholicisme). C'était le danger assez spécifique, ayant toujours ses relations avec la religion catholique. La poésie religieuse écrite en polonais montre cette union de façon très évidente. S'il s'agit de thèmes de

cette poésie polonaise c'était surtout la poésie mariale qui se développait, le culte de la Vierge reine de Pologne depuis 1656 étant le point central, très caractéristique pour la spiritualité polonaise de ce temps. Comme au XIV<sup>e</sup> siècle la Vierge était appelée au secours aux champs de batailles, dans toutes les difficultés. On peut citer ici une liste assez longue de poètes qui adoptaient le thème mariale dans leur poésie écrite en polonais<sup>1</sup>. Tout près de ce thème se trouvaient les motifs du Noël, qui formaient le genre des chants de Noël très riche (kolędy)<sup>2</sup>. Les autres chants religieux et de la part des catholiques et des protestants étaient publiés assez fréquemment, destinés très souvent à servir au culte. Nous avons la poésie mystique, l'épique religieuse et les drames et naturellement les polémiques ferventes<sup>3</sup>.

La spiritualité de l'époque n'était chez nous tellement différenciée qu'à l'occident, mais elle l'était assez pour que la poésie n'ait pas de caractère homogène au moins pendant tout le siècle.

Nous avons déjà les études très intéressantes concernant le sujet de la poésie religieuse polonaise du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Je rappelle ce fait seulement pour montrer la situation et la position de la poésie latine religieuse, parce qu'elle formait sans doute un groupe différent de celle écrite en polonais, compréhensible pour tout le monde. Il faut souligner ici que la connaissance du latin était en Pologne très répandue parmi la noblesse. Les écoles, surtout celles des jésuites s'occupaient de l'éducation de jeunes nobles. Dans cette situation une grande partie de l'oeuvre poétique latine avait aussi sa destination pratique c. à d. devait servir aux élèves souvent pour remplacer, où cela était possible, les auteurs antiques dans les différents cours. L'autre application pratique de cette poésie était liée avec le cycle de fêtes religieuses, avec diverses occasions civiles, p. ex. la visite du protecteur de l'école, la fin solennelle de l'année scolaire etc. Pour ces occasions on écrivait les poèmes religieux ou panégyriques, on créait aussi et on mettait en scène les drames. Nous savons déjà après les dernières publications<sup>5</sup>, que les drames scolaires méritent l'intérêt. Je pense surtout ici au drame latin, qui représente un fait littéraire malgré toutes les critiques des savants. La question de drame est déjà traitée dans les études plus détaillées<sup>6</sup>, je voudrais seulement souligner le fait, que ces tragédies ou comico-tragédies (tragoedia, drama comico-tragicum) en imitant la sagesse

<sup>1</sup> L'histoire de motif de la Vierge dans la poésie polonaise est traitée dans la publication intitulée — *Matka Boska w poezji polskiej*, t. 1, Lublin 1959.

<sup>2</sup> L'auteur du premier recueil des Chants de Noël était en Pologne Jan Żabczyk (*Symfonie anielskie* 1630).

<sup>3</sup> P. ex. l'oeuvre poétique de Samuel Twardowski (1600-1660), de Wacław Potocki (1625-1696) et Zbigniew Morsztyn (1628-1689).

<sup>4</sup> La bibliographie choisie peut être consulter chez: J. Starnawski, *Nurt katolicki w literaturze polskiej*, [w]: *Księga Tysiąclecia katolicyzmu w Polsce*. Lublin 1969, cz. 2. *Kościół a nauka i sztuka*, s. 340-343.

<sup>5</sup> Je pense surtout aux éditions des textes de Cnapius préparées par L. Winniczuk.

<sup>6</sup> P. ex. les études de T. Bieńkowski, J. Okoń, Z. Piszczek, L. Winniczuk.

de la comédie de Terence (les traits de cette connection, nous les voyons dans les termes *comicotragicum*) ainsi que le théâtre de Sénèque très souvent sont écrites dans les deux langues. Ce sont les chants de choeur qui peuvent être écrits en polonais pour donner le commentaire plus facile à comprendre <sup>7</sup>, ou bien les textes des chants composés en latin et en polonais au choix selon les circonstances <sup>8</sup>, les capacités intellectuelles du public. Le théâtre latin, le théâtre religieux (*Cnapius*) exige encore l'analyse de sa structure — pour ne pas répéter les informations générales, je laisse ce problème de théâtre en limitant mes intérêts à la poésie lyrique et didactique.

Pour revenir au problème de thème, il faut souligner, que dans la poésie lyrique latine comme dans celle polonaise le grand rôle est joué aussi par les thèmes mariales. Nous observons ce fait chez *Sarbievius*, mais la prépondérance de la poésie mariale devint le trait caractéristique du poète plus jeune, *Albert Ines vates Marianus* nommé ainsi par lui-même. „*Ad Augustos pedes tuos, o Poloniae regina, carmina mea mecum supplex depono*”, écrit notre poète dans une lettre ou plutôt prière adressée à la Vierge: „*Dei Matri Virgini Magnae, semper Augustae suo vivae vocis oraculo Poloniarum Reginae se et cuicumque suum est Auctor*” — voilà le texte de la dédication d'un livre des poèmes non seulement religieux <sup>9</sup>.

Les chants de Noël ont leur équivalent latin, scolaire dans le cycle de poèmes intitulé *Septem sidera*, dont l'auteur est inconnu <sup>10</sup> et aussi dans le cycle de poèmes écrits par *Bartolomé Zimorowic*, intitulé *Iesus Maria Ioseph* (*Zamosć* 1640). Les poèmes de *Zimorowic* représentent un essai très intéressant de continuer la tradition de la poésie religieuse liturgique. Comme dans le siècle précédent *Dantiscus* avec ses *Hymni ecclesiastici*, ainsi *Zimorowic* imite les textes employés à l'église dans la métrique et dans les métaphores, en donnant en effet 27 hymnes, qui expriment l'attente messianique, la naissance de Jésus, le rôle de Saint Joseph.

Le nombre de poèmes adressés aux divers saints (surtout patrons de Pologne ou de saints jésuites) est le plus grand dans la poésie du jésuite *André Kanon*, un panégyriste, qui concentre tout son intérêt sur les protecteurs saints et profanes.

La poésie latine de réflexion ou didactique de ce temps est enracinée dans la grande tradition de la poésie horatienne déjà appropriée par les poètes chrétiens depuis les siècles. Les titres „*miserum esse qui numquam fuit miser*” (*Ines, Centuriae* 1, 14), „*Vitae humanae brevitatem benefactis extendendam esse*” (*Sarbievius, Carmina* 2, 2), „*Laboris commendatio*”

<sup>7</sup> Cf. *Cnapius, Philopater*

<sup>8</sup> Id. *Eutropius*

<sup>9</sup> La date de première édition de: *Lyricorum centuria prima*. Gdańsk 1655.

<sup>10</sup> Cf. *J. Krókowski, De Septem Sideribus, quae Nicolao Copernico vulgo tribuuntur*, Cracoviae, 1926.

(Sarbievius, *ib.* 1, 23), „Adversa constanti animo ferenda esse” (Sarbievius, *ib.* 4, 13) montrent les exemples des grandes pensées de l’humanisme éternel. „Laus otii religiosi” (Sarbievius, *Ep.* 3) „Se ad sacra studia animum adpellere” (Sarbievius, *Carmina* 3, 33) pour finir avec les exemples, sont dirigés très concrètement vers les problèmes de la vie religieuse, formant une sorte de lecture spirituelle pour les jeunes et pour les adultes.

Les poètes latins sont aussi engagés dans les troubles de leur patrie — rappelons les dangers extérieurs qui menaçaient la Pologne en ce temps, p. ex. chez Sarbievius nous trouvons les odes de ce genre adressées ad equites Polonos (*Carmina* 4, 29), mais très caractéristique est le titre de *Centuriae* 29 chez Inez: „Ad equites Polonos cum Tartarorum irruptio in Podoliam nunciaretur, ut eorum multitudine contempta, in eam spes suas reponant, quae est Castrorum acies bene ordinata”. Alors, la didactique, l’appel sont unis avec l’élément de la prière pour montrer la route vers le bien et le salut de la Pologne. Inez, en explicant au lecteur le titre de ses lyriques (*Lyricorum Centuriae* Dantisci 1663) parmi les autres raisons donne l’exigence du temps: „Immo toto regno, cum haec typis aptantur, bellicis delectibus circumsonante ne ipsa quidem Poesis, nisi militari nomine Centuriata tuto prodiret in lucem”. Malgré cet intérêt pour la situation du pays natal, lié avec les motifs religieux, nous devons remarquer la différence entre les poètes néolatins en Pologne et les poètes polonais dans ce domaine de thème. La poésie néolatine est plus universelle quand aux grands problèmes de la chrétienté de ce temps. Je pense ici à Sarbievius et à ses diverses odes adressées au pape, aux dignitaires de l’état et de l’église, aux princes de l’Europe. Mais aussi chez Inez nous pouvons trouver les vers comme „Ad potentissimas Europae gentes de recuperando Orientis imperio” (*Centuriae* 50), même un peu ridicules „Ad equites Polonos de liberandis Graeciae provinciis” (*ib.* 32) — au XVII<sup>e</sup> siècle c’étaient les problèmes très importants pour le christianisme ou plutôt pour la politique de l’Eglise. Comme les autres poètes jésuites, aussi les nôtres ont leur part dans cette action d’éveiller le sens commun parmi les chrétiens de cette époque des luttes entre les princes, de la discorde religieuse. Il faut souligner ici, que la poésie polémique latine concernant les problèmes des luttes religieuses n’est pas chez nous développée. Ce sont surtout les appels à la concorde, ce sont les essais „positifs” de donner dans les vers les éléments de la doctrine catholique, mais les polémiques ferventes, qui existaient dans la poésie latine du XVI<sup>e</sup> siècle (Cricius, Tricesius, Roisius) ne sont pas continuées. C’est la poésie polonaise qui doit être citée comme plus engagée et naturellement plus compréhensible pour le large public. La poésie latine en Pologne proclame la victoire de la contre — réforme, en passant sous silence l’existence des autres idées religieuses. Il fallait instruire les bons catholiques.

Après ce coup d’œil sur les thèmes de la lyrique latine religieuse sensu latiore en comparaison avec celle écrite en polonais nous pouvons traiter

un peu cette poésie comme un fait littéraire. La Pologne du XVII<sup>e</sup> siècle possédait déjà son trésor de la poésie latine, provenant de l'époque précédente. Dans cette quantité d'auteurs et de leurs oeuvres nous avons aussi la poésie religieuse qui peut être divisée en deux groupes. L'un c'étaient les vers basés sur la tradition de l'Eglise (la poésie liturgique, la poésie du moyen-âge), l'autre représente les essais de changer la poétique selon le goût de la renaissance. Le point central, le plus important c'était le problème de la langue latine, qui se bornait aux mots attestés par les auteurs classiques et était soumise à la nécessité de faire entrer dans la poésie les motifs mythologiques. Nous savons qu'à quelques exceptions près il n'avait pas de chefs d'oeuvre dans cette poésie latine religieuse <sup>11</sup>, au contraire c'était la poésie polonaise, qui se développait très bien et qui a laissé les textes religieux incomparables (Cochanovius). Le XVII<sup>e</sup> siècle ouvre en Pologne une époque nouvelle — naturellement il faudrait chercher ses premières annonces à la fin du siècle précédente. On a discuté depuis longtemps les problèmes des origines du nouveau style littéraire — je voudrais ajouter que le changement dans le domaine de la littérature latine et surtout dans la poésie était le fait nécessaire, presque la question d'exister. Le mot d'ordre de la poétique de la renaissance „*imitatio antiquorum*” comme le cicéronianisme dans le domaine du style de la prose, ont condamné à la mort le développement naturel de la littérature. On devait chercher les routes nouvelles. La poésie du baroque a rompu la tradition d'écrire strictement comme les anciens. Tout l'héritage antique resta un élément essentiel de la culture littéraire, comme un bien déjà approprié, dont on pouvait profiter en pleine liberté, à côté de l'autre source de la tradition, plus importante dans l'ordre spirituel c. à d. avec la tradition biblique. Je me permets de donner ici un petit exemple en faisant la comparaison de deux textes. Le premier appartient à l'oeuvre poétique du poète Paulus Crosnensis (le début du XVI<sup>e</sup> s.), l'autre de quelquefois déjà cité Albert Ines (mort en 1658).

Voilà les vers de Paul de Crosno (24, 70-76):

Quam si suaviloqui novisset vena Propertii  
 Nulla foret toto Cynthia pulchra libro  
 Aut hanc si docti novisset Musa Catulli  
 Nulla foret toto Lesbia pulchra loco.  
 Quam quoque si culti novissent plectra Tibulli,  
 Nulla foret toto Delia pulchra solo.

Regardons le texte du poète du XVII<sup>e</sup> siècle. Ines écrit à la Sainte Vierge (*Centuriae* 17):

<sup>11</sup> Cf. K. Stawecka, *Religijna poezja łacińska XVI wieku w Polsce*. Lublin 1964, p. 130.

Una tu nostro tamen, una plectro  
 Sufficis, Mater! placeat Latino  
 Flaccus Augusto; placeat Pelasgo  
           Hector Homero  
 O tibi, Virgo, placeam! meaeque  
 Ipsa sis Numen placitum Camoenae!  
 Ipsa Maecenas mihi, Caesar ipsa,  
           Hector et ipsa.

Dans le texte de Paul de Crosno nous avons vu les éléments de deux cultures littéraires, païenne et chrétienne, opposées l'une à l'autre. On peut être surpris, en lisant cette liste d'amantes de la poésie antique dans l'élégie adressée à Sainte Barbe — mais c'est une adoration aveugle de l'antiquité qui a dicté les vers comme cela. Pour Ines il n'y a pas de problème, nous n'observons aucune opposition — Numen Camoenae, Maecenas, Caesar, Hector, les objets et les sources de l'invention poétique, sans doute très importantes, alors c'est Marie, la Vierge, qui doit jouer dans la poésie de notre jésuite le rôle de ces personnages historiques ou mythologiques presque incarnés dans la tradition poétique de l'antiquité païenne. Nous pouvons trouver aussi chez le même poète un autre exemple plus raffiné de ce sens de l'unité culturelle. Nous lisons dans l'ode 57 „Ad Virginem Matrem Cynthiam suam in cuiusdam diei crepusculo”. Il s'agit de mot Cynthia, ici synonyme de la lune, peut-être sans relations avec la tradition mythologique. Mais, nous savons bien, que le nom Cynthia (presque toujours avec le pronom possessif mea — „mea Cynthia”) c'est le nom de la destinataire de la poésie érotique de Properce. Si on formule la phrase: „Ad... Cynthiam suam” le lecteur cultivé est disposé à chercher cette relation poétique basée sur la tradition de la grande élégie latine plutôt qu'à penser à l'association des idées, à la métaphore Marie — la lune, très connue dans la littérature mystique. C'est vraiment le mystère du poète baroque, pour qui le problème de mêler les éléments provenant des différentes cultures n'existe pas du tout. On a choisi ce petit détail pour montrer la difficulté de faire une analyse même de la provenance de la métaphore et qu'est-ce que nous pourrions dire de sa fonction?

La métaphore biblique peut être montrée plus clairement, si nous prenons comme exemple la poésie mystique, appuyée comme toujours dans ce temps sur la métaphore de *Canticum Canticorum*. Un lieu commun de cette poésie c'était aussi l'image d'un cœur enflammé à cause de l'amour de Dieu. Les jésuites ont trouvé le fondement biblique pour cette image dans l'*Évangile de Luc* (24, 32): Nonne cor nostrum ardens erat in nobis dum loqueretur in via et aperiret nobis scripturas? <sup>12</sup> Cet image d'un cœur enflammé chez Sarbievius est lié avec les motifs de

<sup>12</sup> Cf. L. Foerster, *The Icy Fire, Five studies in European Petrarchism*, Cambridge 1969, p. 47.

*Cantique de Salomon*. Regardons le texte de Sarbievius, poète le plus représentatif parmi nos poètes latins mystiques:

Me stipate rosariis:  
 Me fulcite crocis: me vilariis,  
 Me vallate cydoniis:  
 Me canis, sociae, spargite liliis:  
 Nam visi mora Numinis  
 Mi sacris animam torret in ignibus

(*Carmina* 2, 25)

„Amore languo” de *Cantique*, la vision biblique est ici remplacée par une autre image, celle de „cor ardens”. Laissons à part le problème de Petrarquisme<sup>13</sup>. Très intéressante est cette liaison de deux motifs. En effet les métaphores des vers prises du *Cantique* apportent un sens nouveau. Le sujet parlant confesse son grand amour qui le fait brûler et nous savons bien, que la cause de tout cet événement est précisément l’amour de Dieu — „visi mora Numinis”. L’interprétation est unique et claire. Tous les vers, rappelant dans une forme de paraphrase une série d’images bibliques prises du *Chant de Chants*, exprimant l’attente et le désir ne peuvent être compris autrement. Sponsus attendu par le sujet parlant dans la première partie du poème et probablement à la fin c’est le Christ: „Formosae soboles Matris et unicae / „Formosi soboles patris”. Une petite partie du texte qui correspond aux mots du *Cantique* „adiuro vos, filiae Jerusalem, ne suscitetis neque evigilare faciatis dilectam, quoadusque ipsa velit” (8, 4) dans le lyrique de Sarbievius sont adressés aussi aux Nymphes — mais ce fait ne doit pas nous étonner. Ce qui est plus intéressant c’est de nouveau une sorte de concrétisation, j’oserais dire d’une concrétisation pratique. „Quoadusque ipsa velit” biblique est chez Sarbievius exprimé dans les mots: „Donec Lucifer aureus / Rerum paciferum ruperit otium”. Alors la délicatesse subtile de ce détail dans l’attitude de Sponsus biblique est ici remplacée par l’image du matin, quand sponsa doit s’éveiller. La partie finale peut être traitée comme une observation faite par quelqu’un du dehors, parcequ’aucun mot ne nous démontre une relation personnelle, il n’y a pas les pronoms possessifs ou d’autres détails pareils, cela, qui nous permettrait de penser à sponsa. En somme Sarbievius a diminué, affaibli les éléments érotiques si forts en *Bible*, en nous donnant une sorte de commentaire poétique dirigé vers l’interprétation allégorique de l’amour entre Dieu (Christ) et l’âme humaine. Le texte est clair, sans doute très instructif pour les jeunes élèves d’école.

Nous devons ajouter ici, que la poésie latine est presque libre des excès du nouveau goût (la situation est beaucoup meilleure que dans la poésie polonaise contemporaine). Même „Dialogus Pueri Iesu et Virginis

<sup>13</sup> L.c.

Matris" de Sarbievius (*Carmina* 4, 25), basé aussi sur le *Cantique* et étant tout près du madrigal<sup>14</sup> ne dépasse pas une ligne de modération, malgré son naturalisme, qu'on peut observer dans quelques détails de la louange, semblable à une conversation courtoise<sup>15</sup>. L'apostrophe, qui se répète: „Virgo ... Nate" donne un caractère spécifique à ce texte.

Le dernier exemple nous mène de nouveau vers la poésie mariale, cette fois regardée du point de vue de la métaphore. Les poètes latins usent surtout les métaphores prises des textes liturgiques, des textes de culte (*Godzinki*), des textes de grands mystiques. On peut résumer, que ce sont surtout les divers genres d'images bibliques, que la tradition de l'église s'habitua à lier avec la personne de la Vierge. La conception plus patriotique s'exprime chez Ines: *Maria regina Poloniae* — dans le texte de la dédicace, comme chez Sarbievius „*Ad Divam Virginem Claromontanam*" (Ep. 13). Le texte littéraire dans ces cas montre seulement un sentiment plus familier, la Vierge étant plus proche de la nation polonaise et de ses soucis. Une nouvelle dévotion mariale très appréciée par les jésuites, formulée finalement un peu plus tard par Grignon de Montfort (1673-1716) apporte une nouvelle série d'associations: Marie — reine toute puissante, poète — un dévot, son esclave (*mancipium*). Nous trouvons les termes „*compedes marianae*" comme le titre chez André Kanon (*Compedes Marianae seu Virginis Deiparae in sua mancipia dominatus...* Ode)<sup>16</sup>. Cet approfondissement de la dévotion mariale dans la poésie lyrique comme un fait littéraire peut être jugé avec un peu de réserve. La relation entre reine toute puissante et son esclave pourrait s'exprimer seulement dans quelques traits: obéissance, soumission, pleine confiance, dévouement complet. Du point de vue de la spiritualité c'est quelque chose profonde, l'expression littéraire devenait pourtant un peu monotone.

Les poètes latins du XVII<sup>e</sup> siècle excellent à unir les éléments divers, non seulement Sarbievius, qui sait unir la stylisation biblique avec celle prise d'Horace<sup>17</sup>. Nous observons ce fait littéraire dans le Cycle intitulé *Septem sidera* (*Sidus III*), dont la première strophe:

Quis fulta posuit te puer in casa  
 Quis laedi tenerum frigoribus vetat?  
 Virgo summa Maria,  
 Quae flavam religat comam

nous rappelle très vivement le text d'Horace (C. 1, 5). Le poète inconnu raconte la naissance de Jésus selon le récit de l'Évangile de Luc (2).

<sup>14</sup> S. Nieznanowski, *Motif de la Vierge dans la poésie du baroque*, dans *Matka Boska w poezji polskiej* v. 1, p. 44.

<sup>15</sup> Nieznanowski, *ib.*

<sup>16</sup> *Lycorum* 1, IV, *Epodon* 1. I, 1643, p. 376.

<sup>17</sup> J. Budzyński, „*Parodia*" i „*palinodia*" horacjańska w liryce M. K. Sarbiewskiego, „*Meander*" 30 (1975), 2-3, p. 105.



Il répète 3 fois comme le refrain le vers „Pax sit pacis amantibus”, alors l'érotique d'Horace et le récit biblique ont les mêmes droits à être usés dans cette stylisation. Une stylisation, cela suggère que nous sommes déjà sur le terrain de la parodie littéraire selon les conceptions de la poésie de XVII<sup>e</sup> siècle, pour dire plus précisément parodie Horatienne<sup>18</sup>. Les parodies qui n'ont pas le sujet religieux sont plus compréhensibles pour nous, au contraire, s'il s'agit de parodiae Horatianae dans la poésie religieuse on est tenté souvent de penser au mauvais goût de ces „parodistes”.

Une interprétation vraie semble se trouver dans la recherche d'une liaison (si on peut la trouver), une liaison des idées dominantes de deux vers. Le sens profond du modèle p. ex. de l'érotique d'Horace et celle du fragment cité, parlant de la naissance du Christ c'est une expression de l'amour. Nous connaissons bien tout l'intérêt, que la longue tradition a donné à l'allégorie. Au XVII<sup>e</sup> siècle il y avait beaucoup de traités, de commentaires, qui propageaient cette forme de l'interprétation dans le domaine de la mythologie et de l'histoire. C'est proprement l'interprétation allégorique de la Bible, qui a permis d'user le texte du *Chant des Chants* pour les méditations mystiques et après dans la poésie mystique, alors se pose la question pourquoi ne pas donner les mêmes droits aux textes d'Horace? Nous savons déjà que la réponse positive était donnée depuis longtemps au moins dans la pratique littéraire. Le XVII<sup>e</sup> siècle traita les vieux maîtres antiques comme sa propriété. Il y a maintenant la liberté d'user tout ce qu'on veut. C'est seulement le problème des origines des motifs ou des métaphores, une question historique. Tout le reste dans la conscience littéraire de l'époque est depuis longtemps unifié, ayant ses profondes relations avec les idées générales, surtout dans les interprétations allégoriques. A titre de comparaison la poésie religieuse latine du XVI<sup>e</sup> siècle use p. ex. les métaphores mythologiques les limitant très strictement à celles, qui étaient déjà appropriées par la poésie chrétienne depuis des siècles.

La poésie du siècle suivant ne pense pas à cela. En lisant les textes latins de ces poètes on peut sentir une sorte de joie, que tout est si essentiellement uni, qu'on a la possibilité de profiter de tout le bien sans restrictions ni scrupules. Profiter — mais le problème est assez délicat — comment éviter l'accusation de „furtum poeticum”? La poésie écrite en latin avait ou pouvait avoir les lecteurs partout. Nous pouvons y comprendre l'embarras de notre Ines, qui défend son indépendance vis à vis Balde dans un petit détail. La phrase „Virgo bissenis redimita stellis”, apostrophe à la Vierge, se trouve chez lui comme dans la poésie de Balde. Ines explique aux lecteurs<sup>19</sup>, qu'il l'a écrit il y a dix années (a me annos plus decem scriptum) sans avoir lu les textes de Balde (in ... Balde *Ly-*

<sup>18</sup> Budzyński l.c. passim.

<sup>19</sup> Ad lectorem cf. note 9

*ricis ... non ita pridem inveni*). Et l'autre citation de Ines: „*fateor Horatium, Sarbievium, poetasque alios Classicos, imitari volui, non expilare*”. Je cite ce texte pour montrer encore une fois cette idée de l'unité littéraire. Les modernes sont déjà conscients de leur valeur sans complexe envers l'antiquité, mais cette question dépasse notre sujet.

Ce coup d'oeil sur la poésie latine religieuse du XVII<sup>e</sup> siècle en Pologne et sur ses problèmes devrait suggérer la nécessité des recherches plus larges dans ce domaine. On ne peut pas dire un mot sur la valeur littéraire de cette production, quand elle est englobée et traitée ensemble avec toute l'oeuvre poétique des écrivains. C'est surtout le problème de parodie ou des métaphores, qui pouvait servir comme illustration pour mon but. D'autre part, en parlant de la poésie latine en Pologne, on est toujours tenté de faire les comparaisons avec celle de l'occident. La décision de ne pas donner les renvois qu'à la poésie polonaise base surtout sur la profonde conviction, que malgré tout la poésie religieuse latine du XVII<sup>e</sup> siècle conserva son caractère de la poésie universelle, contrairement à la poésie écrite en polonais, le latin étant encore une langue vivante.